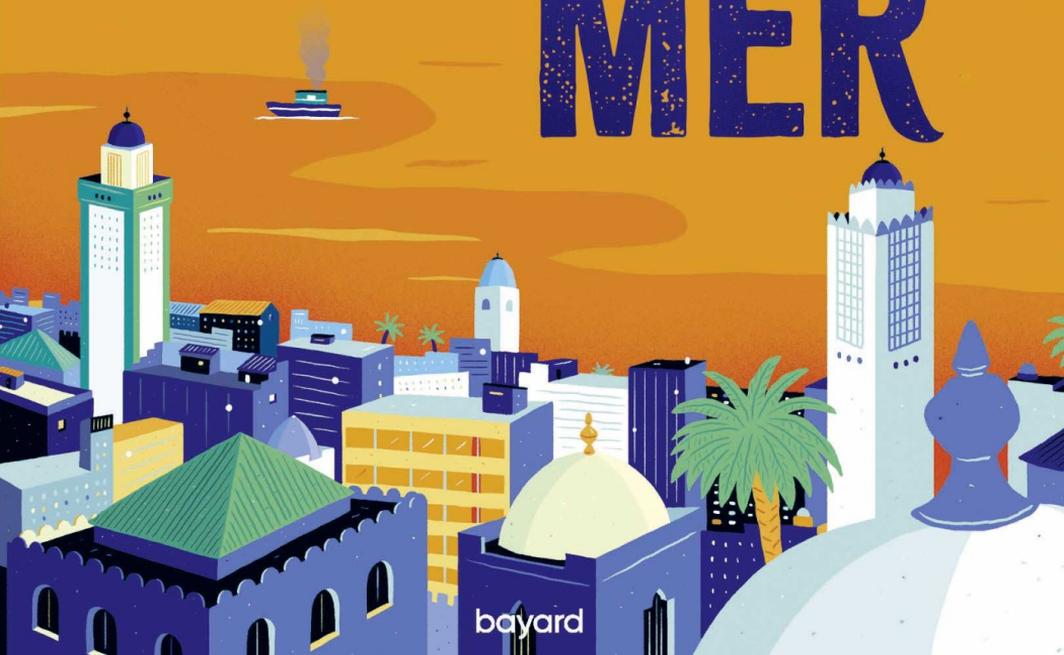


INGRID THOBOIS

JUSTE DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA MER



bayard

JUSTE
DE L'AUTRE
CÔTÉ DE LA
MER

Le vol d'un oiseau ne cherche que sa liberté.

Serge Pey

INGRID THOBOIS

JUSTE
DE L'AUTRE
CÔTÉ DE LA
MER



Pour Alexandre, en amitié, en pari relevé, et en profonds remerciements : c'est au lycée Sainte Pulchérie, lors de ma Résidence d'écrivain en mars 2017, le Bosphore pour voisin, que l'idée de ce roman m'a été soufflée par les bienveillants fantômes du dernier étage de l'établissement...

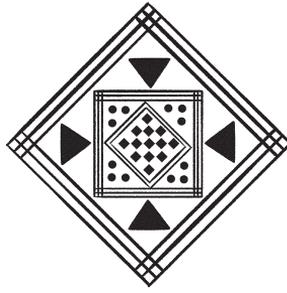
L'écriture de ce livre a bénéficié du concours de la Région Ile-de-France, dans le cadre du programme régional de résidence d'écrivains.



Illustration de couverture : Bouqué

© 2018, Bayard Éditions
ISBN : 978-2-7470-8715-5
Dépôt légal : septembre 2018

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.



1

– Mais arrête de bouger, Mehdi !

Assise en tailleur au bord de la rivière, un carnet sur les genoux, Lilia manie le crayon et la gomme à toute vitesse. Un vent léger, printanier, chahute les petites mèches brunes qu'elle chasse régulièrement de son front. Son regard charbon va et vient de son modèle à son dessin : de son frère jumeau à sa feuille. Ses gestes sont nets, précis. De temps en temps, Lilia estompe son trait d'un index humidifié de salive, ombrant une paupière, une arcade sourcilière. Puis elle regarde à nouveau Mehdi, avec une telle concentration qu'elle semble littéralement immergée dans son visage. Mehdi n'ose même plus cligner ses beaux yeux verts ni remuer un trait de sa figure : un ovale parfait, d'une pâleur hypnotisante, taillée en lame de couteau.

– Tu as quand même le droit de respirer ! ajoute l'adolescente, goguenarde, avant de revenir à son portrait.

– C’est bientôt fini ? lui demande Mehdi d’une voix lasse en jetant des regards impatients vers sa canne à pêche, coincée entre deux pierres à quelques mètres de là.

– Cinq minutes, Mehdi, s’il te plaît ! C’est dingue, tu peux passer des heures immobiles à pêcher et tu ne peux pas poser trois secondes pour ta sœur ?!

– Sauf que ça fait une heure que ça fait trois secondes ! argumente Mehdi.

Lorsque Lilia se met à dessiner, pour elle le temps s’arrête. Plus rien n’existe sinon la précision de son trait et la ressemblance entre son œuvre et son modèle.

– Je peux voir ? demande Mehdi, finalement moins impatient qu’intrigué.

– Pas tout de suite ! répond Lilia en plaquant ses mains sur la feuille, un petit sourire aux lèvres. Remets-toi comme tu étais, là, voilà, très bien. Tourne un peu la tête, encore un peu, stop ! Parfait ! Ne bouge plus !

Et Lilia se remet au travail.

Paysages, visages, objets, fleurs, lumières, ombres, corps... la jeune fille porte sur tout ce qui l’entoure le regard spécial de celle qui, dans quelques minutes, s’appliquera à transformer le monde en œuvre d’art. D’un cillement, elle attrape tout ce qui la touche, tout ce qui lui plaît ou la choque, pour ensuite le dessiner. Depuis qu’elle a su tenir correctement un crayon, vers l’âge de trois ans, pas une journée ne s’est passée sans qu’elle dessine, le plus souvent ce qu’elle a sous les yeux, mais aussi ce qui

peuple l'intérieur de sa tête : rêves, souvenirs, cauchemars, visions. Son carnet grossit chaque jour de nouveaux dessins. La vallée du Dadès ne cesse de la fasciner avec ses gorges vertigineuses, ses oasis de verdure, ses lumières franches, ses bosquets de roses, ses montagnes plissées comme d'immenses robes de pierre. Et puis il y a les corps et les visages dans la contemplation desquels Lilia plonge avec délectation, comme un voyageur impatient rêve à la lecture des cartes de géographie. Delta des rides, petites planètes des pommettes, vaguelette de la bouche, amande des yeux... Hier, Lilia a dessiné le vieux Malik au visage parcheminé. Avant-hier, c'est Kahina qui s'est prêtée au jeu, fière de sa belle figure tatouée depuis plus de soixante ans – Lilia adore ses grands-parents adoptifs. Ce soir, Kenza a promis qu'en rentrant de l'école, elle poserait pour sa fille.

– Allez, c'est bon, ça suffit ! s'agace Mehdi en fonçant vers Lilia.

Il lui arrache son carnet des mains puis part en courant, poursuivi par sa sœur furibarde. Mais, au bout de quelques mètres, il s'arrête. Il regarde le portrait que Lilia vient de réaliser. Hors d'haleine, elle s'approche et lui reprend doucement le carnet des mains.

– T'aimes ? demande-t-elle timidement. J'en ferai une photocopie pour ta chérie si tu veux !

Mehdi rougit et déglutit, ému.

– Bon sang, Lilia, c'est pas permis d'être aussi douée !

Et il la serre dans ses bras, un court instant : sa canne à pêche est en train de tomber !

– Ça mord ! Dépêche ! Viens m'aider !

Mehdi a rattrapé sa canne *in extremis*. Il actionne son moulinet et, penché en arrière, remonte un poisson long comme son avant-bras, frétilant, puissant.

– Tiens-le ! crie-t-il à Lilia.

Elle se précipite, essaie d'immobiliser l'animal dodu, gris et luisant qui lui glisse entre les mains comme une savonnette. Mehdi a décroché l'hameçon de la gueule, Lilia tient le poisson... jusqu'à ce que...

– MAIS NON ! Lilia ! C'est pas possible d'être aussi nulle !

Confuse, la sœur ne peut s'empêcher de sourire en voyant le poisson faire des ronds dans l'eau et les éclabousser, comme à dessein.

– Tu l'as fait exprès ! Je suis sûr que tu l'as fait exprès ! râle Mehdi, soudain hors de lui.

Lilia laisse son frère s'énerver. Elle connaît par cœur son côté soupe au lait. Il monte et redescend, il monte et redescend. Lilia a beau lui assurer que non, elle n'a jamais eu l'intention de laisser filer le poisson, Mehdi n'en croit pas un mot. Consciemment, peut-être pas, mais... ! Il sait bien que Lilia déteste la pêche, la chasse, et tout ce qui, selon elle, nuit à la poésie de l'existence. Si une araignée cavale sur le mur, si une guêpe bourdonne près du pot de confiture, elle ne l'écrase pas mais l'observe de longues minutes pour pouvoir ensuite la dessiner, puis la chasse et la met dehors.

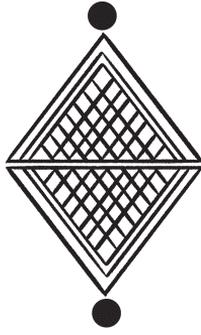
– Bon, je te pardonne, conclut Mehdi. Manquerait plus que tu sois douée dans tous les domaines ! ajoute-t-il en ramassant le carnet dans l’herbe.

Lilia sourit et propose à son frère de l’aider, pour se racheter.

– T’as qu’à prendre un ver, là, dans la boîte, et tu le mets au bout de l’hameçon ! lui répond Mehdi.

Et il éclate de rire en voyant sa sœur se décomposer à la vue des asticots grouillants.

– Allez, retourne à tes crayons, lui dit-il tendrement. Demain, j’emmènerai plutôt Malik pêcher !



2

La pêche est à Mehdi ce que le dessin est à Lilia : une passion chevillée au corps. Dans ce domaine Malik, en parfait grand-père de substitution, a tout appris au garçon. Mais aujourd'hui, c'est Mehdi qui lui donne des conseils. Et force est de constater que l'adolescent ne se trompe jamais : à l'endroit qu'il indique, le poisson mord !

Le vieil homme et l'adolescent ont décidé de passer la journée à pêcher dans la rivière. Kahina a préparé un pique-nique gargantuesque pour midi – elle prévoit toujours de quoi nourrir tout un mariage. Elle viendra déjeuner avec Malik et Mehdi au bord de l'eau, et Lilia les rejoindra si ses dessins ne lui font pas complètement perdre la notion du temps.

Malik et Mehdi viennent à peine d'installer leurs cannes à pêche lorsque le garçon tourne le dos à la rivière, tous les sens en alerte.

– Tu as entendu ? demande-t-il à Malik, tendant l'oreille comme un chien de chasse.

– Quoi ?

Le vieil homme a beau se concentrer, il ne perçoit rien du tout.

– Mais si ! Écoute ! insiste Mehdi.

Malik finit en effet par deviner le bruit lointain d'un moteur.

– C'est Éric !

Malik sourit. Des 4 × 4 de location traversant la vallée, on en compte des dizaines par jour.

– Tu sais, la probabilité est quand même faible que...

Mais Mehdi a déjà détalé. Malik regarde l'adolescent disparaître au loin, et pousse un soupir attendri. Tant pis pour la journée ! Le vieil homme n'en veut pas à Mehdi. Cet Éric, ce Français qui revient chaque printemps passer une semaine à Boumalne, c'est un peu le père que les adolescents ont perdu.



3

Mehdi court à pleine puissance le long de la rivière. La joie lui donne des ailes. Il crie à s'en casser la voix :

– Éric est arrivé ! Éric est arrivé !

Quatorze ans, plus du tout un enfant, pas encore un homme, le garçon avale les kilomètres sans ressentir l'effort. Les cigognes s'envolent par dizaines sur son passage dans un grand froissement d'ailes. Chaque année, elles viennent passer l'hiver au chaud, sur le continent africain. Quelques mois plus tard, à l'approche du printemps, elles se remettent en route vers la douceur tempérée de l'Europe.

Resté au bord de la rivière, Malik regarde la formation en «V» des oiseaux qui vont et viennent, sans besoin de visa, libres, affranchis de toute frontière. Ils rapetissent dans le lointain. Bientôt, ce ne sont plus que des points minuscules piquant le ciel. Dans un instant, ils atteindront le détroit de Gibraltar, mince bras de mer qu'ils

franchiront en quelques battements d'ailes, et l'Europe sera là, déjà. Combien d'hommes et de femmes désespérés empruntent chaque jour ce même trajet au péril de leur vie, à bord de rafiots misérables, toutes leurs économies englouties dans la poche des passeurs ?

« Mais pourquoi est-ce qu'ils ne grimpent pas sur le dos des oiseaux ? » Mehdi avait peut-être cinq ou six ans lorsqu'il avait posé cette question à Malik, avec le plus grand sérieux. « Comme Nils Holgersson ! » avait-il ajouté. Malik se souvient : il était en train d'écouter la radio, l'enfant sur ses genoux. Des dizaines de migrants venaient encore de trouver la mort dans un naufrage. La petite voix de Mehdi s'était élevée. Malik avait été stupéfié par la remarque enfantine, aussi naïve que juste. Nils Holgersson... Mehdi devait être le seul enfant marocain à connaître ce conte suédois dans lequel un petit garçon fait le tour de la Suède sur le dos d'un jars, en compagnie d'une bande d'oies sauvages ! « Sacrée Kenza... », avait pensé Malik, un tendre sourire aux lèvres, imaginant la mère racontant l'histoire à son fils – copies conformes, ces deux-là : mêmes yeux verts, même teint de nacre, même vivacité de belette !

Le flash d'information avait cédé la place à de la publicité. Mehdi était passé à autre chose. Le puzzle qu'il avait commencé tout à l'heure lui résistait. Sa frustration le conduisait au bord des larmes. Impossible de compléter l'image représentée sur le couvercle de la boîte : un beau ballon rouge très haut dans le ciel. Malik avait embrassé le

petit dans les cheveux. Il sentait l'amande douce et le feu de bois. « Essaie celle-là ici ! » avait-il conseillé à Mehdi, en lui tendant une pièce du puzzle et en lui indiquant un emplacement. Le visage de l'enfant s'était illuminé : la pièce s'adaptait parfaitement.

Malik se baisse lentement pour rassembler les affaires éparpillées sur la berge – ses jambes le font un peu souffrir, et ses articulations ont tendance à rouiller. Puis il se met en route, chargé de tout un barda de cannes, de mouches et d'hameçons, sans oublier les casseroles et boîtes de toutes tailles contenant la nourriture.

– Éric est arrivé !

Mehdi a mué depuis peu, un duvet dessine une ombre au-dessus de sa lèvre supérieure. Lilia ne manque pas une occasion de le chambrer à propos du déraillement de ses cordes vocales. Il le lui rend bien, en se moquant de ses fesses nouvellement dessinées et de ses seins volontaires sous le chemisier tendu. « Qui aime bien châtie bien ! » Lilia et Mehdi ne s'aiment pas ; ils s'adorent. Ils sont jumeaux, mais Lilia, née trois minutes avant son frère, fait figure d'aînée. Depuis toujours, c'est elle qui ouvre la voie. C'est elle la protectrice. C'est elle la conseillère. C'est elle aussi la redresseuse de torts, car il ne faut pas croire que le petit frère (qui mesure une tête de plus !) soit toujours d'accord. Il n'empêche : joie, peur, peine, émois amoureux, Mehdi et Lilia n'ont aucun secret

l'un pour l'autre. Ils communiquent sans avoir besoin de mots, soudés par ce lien mystérieux des êtres qui ont grandi ensemble dans un même ventre, et sont nés sous les mêmes constellations.

– Éric est arrivé !

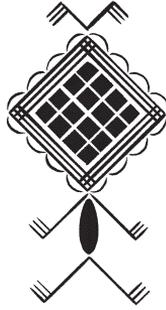
Les ruelles de Boumalne résonnent des cris de Mehdi. Il court jusqu'au point le plus haut de la ville, où il a 99 % de chances de trouver Lilia. Combien de fois est-il venu ici se confier à elle, lui raconter ses peines de cœur, ses envies, et apprendre à son contact à regarder la beauté du monde ? C'est Lilia qui lui a fait voir comme la moindre feuille d'arbre, dans la perfection de ses proportions, est une œuvre d'art, et comme la lumière atteint parfois la quintessence de l'équilibre. Et puis, Mehdi est fasciné par le talent de sa sœur. La regarder dessiner relève du tour de magie : sous la mine de son crayon, les formes apparaissent comme par miracle. D'abord ce n'est qu'un trait, d'abord ce n'est qu'une courbe, et tout à coup cela devient un œil, un arbre, un cheval, d'un réalisme impressionnant. Quant aux paysages, une photo ne saurait rendre plus fidèlement la réalité.

– Éric est arrivé !

La voix de Mehdi ricoche comme la lumière sur les murs en pisé de la casbah, et s'amplifie à mesure qu'il approche du promontoire où Lilia se livre chaque jour à sa passion, munie de ses carnets, de ses crayons, de ses pinceaux, de ses pigments et d'un morceau de carton qui lui sert de palette. Qu'elle peigne la vallée qui se déroule

à ses pieds, qu'elle dessine de mémoire les visages aux mille sillons de Malik et Kahina, ou leurs mains fripées tatouées de signes berbères, qu'elle trace la silhouette souple de sa mère Kenza, le sourire de son père disparu, la figure d'un amoureux imaginaire, ou une ville qui n'existe que dans sa tête, c'est toujours ici qu'elle vient trouver l'inspiration, même l'hiver et malgré des températures qui peuvent dégringoler jusqu'à -15°C , Boumalne étant situé à plus de 1 500 mètres d'altitude. La chaîne montagneuse de l'Atlas étant à portée de regard, Lilia aperçoit par temps clair ses neiges éternelles, et elle ne désespère pas de voir un jour le profil du Djebel Toubkal, le plus haut sommet d'Afrique du Nord.

Mehdi, lui, est un garçon de la rivière. Il en a l'impétuosité, le caractère imprévisible et la clarté au fond des yeux. Il en a les méandres aussi, tantôt volubile, tantôt taiseux. Seule Lilia semble le connaître vraiment. Elle, longs cheveux bruns, peau mate, pupilles charbon, a tout pris de son père, sahraoui originaire de Dakhla, tandis que Mehdi a hérité des traits de Kenza, également berbère mais amazighe : peau claire et grands yeux verts.



4

Avec Kahina, Malik ne parle jamais qu'en chleuh, le dialecte berbère de la région.

– L'élève a laissé le maître en plan ! lance avec humour le vieil homme à sa femme, tout en se déchaussant au seuil de la maison.

– Et il l'a aussi laissé se débrouiller avec tout ce bazar ! lui répond Kahina, amusée. Elle aide son mari à se dégager de ses sacs contenant le matériel de pêche et le pique-nique. Éric est arrivé, c'est ça ?

Kahina connaît déjà la réponse. Malik l'embrasse tendrement sur la joue, à l'endroit de son tatouage le plus beau, tout près de ce petit creux malicieux, juste derrière l'oreille, où elle dépose chaque matin une goutte d'eau de rose. Elle avait dix-sept ans et venait de rencontrer Malik lorsqu'elle s'était fait tatouer cette hirondelle bleue, annonciatrice de printemps, symbole de féminité et de fécondité. Cinquante ans plus tard, l'amour ne s'est pas

altéré et le tatouage, encore net quoiqu'un peu délavé, fait toujours la fierté de Kahina.

Tout comme Malik, la vieille femme aime Lilia et Mehdi aussi fort que s'ils étaient ses propres petits-enfants. Et il en va de même pour Kenza, qui pourrait être leur fille. Qu'importe qu'on soit du même sang ? N'ayant jamais pu avoir d'enfants, Malik et Kahina ont donné leur amour à Kenza, Mehdi et Lilia. Ils se sont notamment montrés des soutiens précieux lorsque Kenza s'est retrouvée dans la plus grande détresse, à la mort de son mari Kader. C'était il y a dix ans. Elle était encore si jeune et les enfants, tout petits : à peine quatre ans. Ça fendait le cœur de les voir chercher leur père comme si la vie était une partie de cache-cache. Kenza leur avait pourtant expliqué avec des mots choisis : plutôt que de mort, elle avait parlé d'un « très long voyage d'où l'on ne revient pas ». Les enfants acquiesçaient. Mais une heure plus tard ils réclamaient à nouveau leur père.

C'est à cette période que Malik avait commencé à emmener Mehdi à la pêche tandis que Kahina initiait Lilia au dessin et à l'aquarelle. Des journées entières à s'occuper des jumeaux pour laisser à Kenza des moments de respiration, le temps de travailler, ou tout simplement de pleurer. Lilia s'absorbait dans l'observation et la reproduction des motifs tatoués sur les mains, les pieds et le visage de Kahina qui sentait si bon la rose. Très vite, du haut de ses cinq ans, elle s'était mise à en inventer de

nouveaux, en s'inspirant de la végétation, de l'architecture, des ombres. Elle dessinait ces motifs sous le regard ébahi de Kahina, qui ne cessait de répéter : « Cette petite est une artiste ! »